

MEDIOEVO ROMANZO

RIVISTA QUADRIMESTRALE

DIRETTA DA D'ARCO S. AVALLE, FRANCESCO BRANCIFORTI, GIANFRANCO
FOLENA, FRANCESCO SABATINI, CESARE SEGRE, ALBERTO VARVARO

VOLUME XIV · 1989

SOCIETA EDITRICE IL MULINO BOLOGNA

L'Espagne et la géographie épique romane

Les études, fort nombreuses, qui ont été réalisées durant les cent dernières années sur la géographie des poèmes épiques romans répondent, d'une manière générale, à deux types d'approche distincts. Le premier, fréquent dans les thèses, consiste à recueillir minutieusement et avec rigueur les données des textes¹; cette démarche est utile mais dépourvue d'approfondissement critique. Le second type d'approche est d'une utilité majeure, mais il comporte un caractère tendancieux évident et reflète bien souvent une aussi grande ingénuité que celle qu'on peut trouver dans les travaux à la fois honnêtes et sans présomption dont nous parlions précédemment: il consiste à identifier un ou plusieurs toponymes sur la base de théories spécifiques portant sur la genèse d'une *chanson de geste* ou d'un *cantar de gesta* ou encore du genre lui-même.

Le parallèle qu'on établit entre l'utilisation des indices historiques et l'utilisation des indices géographiques est évident: on traite les uns et les autres comme des vestiges susceptibles de nous révéler les états précédents, les paysages disparus, et ils sont recueillis et analysés grâce à des procédés identiques à ceux qu'on utilise en géologie ou en paléontologie. De telles méthodes sont compréhensibles, certainement opportunes et fonctionnelles, mais elles font courir de très sérieux risques: construire des hypothèses très ambitieuses à partir de données fragiles. Et, en particulier, il n'est ni évident ni justifié que par le terme de géographie d'un poème épique on entende, et ceci a déjà été relevé², «die Identifizierung von Ortsnamen». Une telle

¹ Je veux parler de travaux comme ceux de Th. Müller, *Zur Geographie der älteren Chansons de geste*, diss., Göttingen 1885; E. Dreesbach, *Der Orient in der altfranzösische Kreuzzugsliteratur*, diss., Breslau 1901; W. Schober, *Die Geographie der altfranzösischen Chansons de geste*, diss., Marburg 1902; J. Malsch, *Die Charakteristik der Völker im altfranzösischen Nationalepos*, diss., Heidelberg 1913.

² Par M. Metz, *Zur Tradition und Perspektive in der Geographie der Chanson de Roland*, Frankfurt 1981, p. 6, qui, bien entendu, critique ce point de vue.

réduction, souvent dépourvue de conscience critique, est un obstacle à une meilleure compréhension de nos textes.

Je dois préciser que ce type de recherche ne me semble absolument pas inutile, et je ne sous-estime ni certains des résultats obtenus ni les précieuses informations qu'il nous a fournies au sujet de la préhistoire des textes qui nous sont parvenus et du genre épique dans son ensemble. Je veux simplement dire qu'une telle utilisation des informations géographiques tirées des textes épiques ne saurait être exclusive, il en existe d'autres, non moins légitimes et tout aussi profitables.

Affirmer que le poème épique du moyen âge roman est une œuvre littéraire et que donc il doit être lu dans ce sens, est à la fois une affirmation trop générique et fort suspecte. Au mieux, on court le risque d'être enrôlé d'office dans les rangs d'une critique 'individualiste' qui apparaît (justement) comme désuète, jouit de peu de crédit et dans laquelle, quoi qu'il en soit, je ne saurais me reconnaître. Mais il y a pire; cette affirmation est une banalité qui peut donner lieu à des interprétations très diverses.

Mais lorsque nous lisons, et bien que partageant un certain nombre de ces idées, que la géographie des *chansons de geste* est «une géographie purement imaginaire»³, «une géographie fantastique, qui fait malheureusement perdre du temps à de nombreux érudits, en quête d'identifications réelles»⁴, «fantaisiste, absurde, incohérente, ridicule»⁵, nous voudrions rappeler, avec un grand écrivain de ce siècle, qu'il existe une littérature qui *imite, décalque* la réalité et qu'il existe une autre littérature

³ J. Bédier, *La Chanson de Roland. Commentaires*, Paris 1927, p. 505, à propos de «un grand nombre de ces noms» de lieu de la *Chanson de Roland*.

⁴ Cf. R. Menéndez Pidal, *La Chanson de Roland et la tradition épique des Francs*, 2^e édit., Paris 1960, p. 344 (avec la restriction, pour le *Roland* d'Oxford, «dans la plupart des cas»). Le regretté Jean Claude Payen («Encore le problème de la géographie épique», in *Société Rencesvals. IV^e Congrès Int. (Heidelberg, 28 août-2 septembre 1967). Actes et mémoires*, Heidelberg 1969, pp. 261-5) avait adopté une position extrémiste («L'épopée est irréaliste: elle joue avec l'espace comme elle joue avec le temps ou l'histoire», p. 261) que je ne partage pas. Je pense qu'il est plus utile de se servir de sa conclusion comme d'un point de départ («L'épopée déforme donc l'espace comme elle déforme le temps», p. 265) afin de se demander quelles sont les raisons et la signification de ces déformations.

⁵ Cf. J. Wathelet-Willem, «A propos de la géographie de la Chanson de Guillaume», *CCM* 3 (1960): 107-15 [107].

qui *remplace* la réalité, la peuple d'infinies réalités possibles mais non réelles:

Alle volte penso alla materia del libro da scrivere come qualcosa che già c'è: pensieri già pensati, dialoghi già pronunciati, storie già accadute, luoghi e ambienti visti; il libro non dovrebbe essere altro che l'equivalente del mondo non scritto tradotto in scrittura. Altre volte invece mi pare di comprendere che tra il libro da scrivere e le cose che già esistono ci può essere solo una specie di complementarità: il libro dovrebbe essere la controparte scritta del mondo non scritto; la sua materia dovrebbe essere ciò che non c'è né potrà esserci se non quando sarà scritto, ma di cui ciò che c'è sente oscuramente il vuoto nella propria incompletezza⁶.

N'en est-il point ainsi de l'épique médiévale? Ne peut-on pas imaginer par exemple, qu'en esquissant les contours de l'Espagne des chansons et des *cantares* les poètes n'aient point eu justement l'intention de représenter le pays réel et qu'ils n'aient construit, au contraire, qu'un pays qui n'est pas, mais un pays possible, alternatif?

Mais nous n'avons point l'intention de poursuivre sur cette voie. D'abord, s'il est vrai qu'on ne peut renoncer à appliquer des théories modernes dans le domaine de la littérature médiévale, il faut cependant reconnaître que cette pratique n'est pas sans danger. Ensuite, et surtout, souvenons-nous que le poème épique médiéval a une très forte exigence ou prétention de vérité; ceci doit donc nous rappeler à la prudence. Jean Bodel a bâti sur cette caractéristique la spécificité de la «Matière de France» et les nombreux rapports entre l'épique et l'historiographie, en Castille mais aussi en d'autres lieux (nous y reviendrons plus avant), bien que sujets à controverse, donnent raison au poète d'Arras; à tel point que Hans R. Jauss n'a pas hésité à utiliser cette donnée lorsqu'il a défini l'opposition entre les genres épique et romanesque dans la littérature médiévale⁷.

Réfléchissons cependant sur cet autre point: ne pourrait-on

⁶ Italo Calvino, *Se una notte d'inverno un viaggiatore*, Torino, Einaudi, 1979, pp. 171-2.

⁷ Cf. «Epos und Roman, eine vergleichende Betrachtung an Texten des XII. Jahrhunderts (*Fierabras - Bel Inconnu*)», in *Altfranzösische Epik*, hgg. H. Krauss, Darmstadt 1978, pp. 314-37 («Denn 'historisch' hat für das Publikum der *Chanson de Geste* noch nicht den modernen Sinn des historisch Getreuen oder Beglaubigten, sondern meint nur mehr eine Begebenheit oder Erfahrung, 'die geblaubt werden will'», pp. 318-9), et encore «Theorie der Gattungen und Literatur des Mittelalters», in *Grundriss der romanischen Literaturen des Mittelalters*, v. 1, Heidelberg 1972, pp. 107-38.

pas penser que la géographie épique peut être dite également 'vraie' dans un sens qui ne signifie pas correspondance totale et minutieuse aux données réelles? Il y a plus de vingt ans, Eugene Vance⁸ partageait le jugement de Martí de Riquer selon lequel «La géographie de la chanson [*de Roland*] contient une infime part de vérité et une grande part de fantaisie»⁹, mais il insistait cependant sur le sens précis de l'espace dont, sans nul doute, le poète de la *Chanson de Roland* fait preuve et qui, à dire vrai, n'est pas courant dans la littérature médiévale.

J'éprouve personnellement quelque difficulté à suivre jusqu'au bout la thèse de Vance lorsqu'il prétend que le poète «has consistently relied upon spatial concepts in order to render the actions of his heroes more profound»¹⁰ et je suis encore moins convaincu par son idée selon laquelle la relation entre la France et l'Espagne «reflects either explicitly or by analogy a much broader relationship, ultimately that between the kingdoms of Christ and Satan»¹¹, d'autant plus que cette hypothèse repose sur la conception des mappemondes du type 'T-O', sur lesquelles la Méditerranée représente le pied du T et à sa gauche, en Europe, la France «is situated directly above Spain. Spain, in fact, is at the very bottom of the map, down near Christ's right foot»¹², étant donné qu'on établit ici une analogie entre mappemonde et corps du Christ et par conséquent entre géographie, monde surnaturel et réalités morales. Certes, je n'ignore pas que le lien entre l'espace et les valeurs morales est fortement perçu par la culture médiévale (pensons, par exemple, à la projection spatiale du monde éternel dans la *Divina Commedia*), mais je ne pense pas que de tels concepts puissent être constitutifs de la *Chanson de Roland* ou de d'autres chansons de geste dans lesquelles je ne vois trace ni de l'image du monde comme *corpus Christi* ni

⁸ «Spatial Structure in the Chanson de Roland», *MLN* 82 (1967): 604-23.

⁹ *Les chansons de geste françaises*, Paris 1957, p. 23. Page 168, parlant de *Guibert d'Andrenas*, de la *Prise de Cordres et de Séville* et du *Siège de Barbastre*, Riquer est tout aussi clair: «La géographie espagnole apparaît comme très fantaisiste dans ces poèmes romanesques, où, si l'on identifie facilement Cordoue, Séville, Barbastre, Balaguer, Almerie (*Aumarie*), Barcelone, Gandia (*Candie*), etc. . . ., il est déjà plus difficile de vérifier quelles villes se cachent sous les noms de Burienge, Connimbres, Moriengne, Osquepuie, etc. . . ., noms de la pittoresque géographie espagnole des chansons de geste françaises, géographie qui se note comme déjà partiellement constituée lorsque le *Roland* fut écrit».

¹⁰ *Op. cit.*, p. 622.

¹¹ *Op. cit.*, p. 616.

¹² *Op. cit.*, p. 621.

de l'idée qui sert de fondement aux mappemondes du type 'T-O' pas plus que de d'autres symbolismes spatiaux-moraux.

Ceci ne signifie pas que le sens de l'espace dans la chanson de geste ne puisse être dit 'vrai' (adjectif qui ne veut pas dire 'réaliste') par rapport à des modèles culturels complètement différents. De fait, dans la définition du poème épique médiéval la pertinence de l'élément '+ vrai' est indiscutable. Rappelons-nous que la culture médiévale accorde une grande importance à l'*auctoritas*, aux garanties offertes par les témoins, et alors nous comprendrons que la vérité de l'épique est estimée en fonction de celui qui la garantit; et donc ce 'vrai' nous semble fantastique parce que d'une part nous possédons un critère de jugement différent et parce que d'autre part nous sommes convaincus du manque de crédibilité de la personne (poète ou ménestrel) qui témoigne de la vérité de l'épique. D'ailleurs, l'insistance avec laquelle les narrateurs revendiquent la vérité de leur propre version contre les déformations des versions d'autrui a-t-elle un autre sens? Il est évident que la vérité est un attribut indispensable, même si controversé, du récit épique.

Et d'ailleurs, que pourrait bien signifier la réaction de Geoffroi de Vigeois lorsqu'il reçoit une copie du Pseudo-Turpin? Il l'accueille avec une reconnaissance infinie «*egregios invicti regis Karoli triumphos ac praecelsi comitis Rotolandi praedicandos agones... quia apud nos actenus ista latuerant nisi quae ioculatores in suis praeferebant cantilenis*»¹³. Par son témoignage, ce document latin confirme et infirme à la fois le témoignage du ménestrel, oral et roman. En somme, la vérité du poème épique vulgaire est une vérité seconde, plus faible, mais qui n'en est pas moins telle. Et on ne peut certes pas attribuer au hasard le fait que Marc Bloch considérait l'historiographie et l'épopée comme deux phénomènes distincts mais parallèles de la mémoire collective, et à propos de la seconde il écrivait: «Part de l'authentique, part de l'imaginaire: toute tentative d'interprétation qui manquerait à rendre compte, avec une égale plénitude, de l'un et de l'autre élément serait par là même, condamnée»¹⁴.

¹³ C. Meredith-Jones, *Historia Karoli Magni et Rotholandi ou Chronique du Pseudo-Turpin*, Genève 1972 [1936], p. 350.

¹⁴ *La société féodale. La formation des liens de dépendance*, Paris 1939, p. 150, cité à juste titre par R. Lejeune, *Recherches sur le Thème: Les chansons de geste et l'histoire*, Paris 1948, p. 8. Avec surprise, on peut constater que la version italienne (*La società feudale*, trad. de B. M. Cremonesi, 2^e edit. remaniée,

C'est donc dans ce contexte qu'il faut envisager le problème de la géographie épique. Metz prétend¹⁵ que le but d'une étude de ce genre ne peut être que «im Rahmen des dem Mittelalter Gegebenen — so, wie wir es heute rekonstruieren können — festzustellen und zu unterscheiden, wie der mittelalterliche Mensch seine Welt sieht . . ., was er in dieser Welt an Phantastischem und Realem erkennt und warum er die Welt gerade so darstellt und nicht anders». Personnellement, je ne me fie guère à des généralisations du type *der mittelalterliche Welt* et je me contente d'un but plus limité, en tenant compte du fait que d'une part les concepts d' 'imagination' et de 'réalité' ne sont pas nécessairement alternatifs et que, d'autre part, la géographie qui nous occupe sera 'vraie' sur le seul plan de vérité des *ioculatorum cantilenae* et sur aucun autre.

Etant donné cette gradation d'autorité, dont nous devons tenir compte, il faut nous attendre à ce que la géographie épique obéisse, bien qu'avec une certaine marge d'écart, aux mêmes paramètres, synchroniques et diachroniques, que ceux de la géographie 'savante'. Nous prendrons donc en considération une remarque de Jacques Le Goff, comme à l'ordinaire brillante et subtile. Lors de la clôture du congrès de Spoleto consacré aux «Popoli e paesi nella cultura altomedievale» l'historien français, il y a de cela quelques années, observait que vers l'an 1100 prend fin l'époque d'une chrétienté latine renfermée sur elle-même et d'une 'géographie de la nostalgie', nostalgie du savoir classique et de l'unité impériale romaine, et on passe alors à une chrétienté ouverte et agressive et, parallèlement, à une 'géographie du désir', à la «conquête de l'espace qu'elle avait rêvé»¹⁶.

Torino 1953, p. 161) est: «Parto dell'autenticità, parto dall'immaginazione: qualsiasi tentativo di interpretazione che non rendesse conto, con eguale pienezza, dell'uno e dell'altro elemento, sarebbe perciò stesso condannato». J. Horrent («Chanson de Roland et Geste de Charlemagne», in *GRLMA*, v. 3/1, fasc. 2, Heidelberg 1981), après avoir relevé que «*Gui de Bourgogne* est une fantaisie épique, dont le point de départ géographique est une très réelle portion de la 'Via Jacobitana'» (p. 38), remarque qu'ici et dans *Anseïs de Carthage* la géographie est presque totalement fantastique mais que la disposition des événements dans l'espace est très soignée (p. 40). On se doit évidemment d'établir une distinction entre ces deux aspects, mais lorsque l'on constate un tel sens de la spatialité il faut penser que les poètes (et leur public) n'étaient pas indifférents à la fonction de la géographie littéraire, même si celle-ci n'était pas celle à laquelle nous sommes habitués.

¹⁵ *Op. cit.*, pp. 4-5.

¹⁶ J. Le Goff, *Discorso di chiusura*, in *Popoli e paesi nella cultura altomedievale*, Spoleto 1983, vol. 2, pp. 805-38 [837-8].

A partir de ce point, nous possédons sans doute la clef pour une relecture de la géographie épique. En premier lieu, l'attention portée aux toponymes acquiert, elle aussi, un sens différent. De fait, lors du même congrès, Le Goff faisait remarquer que «La toponomastique constitue pour l'histoire de la culture géographique un document historique»¹⁷; cette observation vaut pour la toponomastique fantastique comme pour la toponomastique réelle. En effet, qu'elle soit réelle ou fantastique, la toponomastique épique peut être répartie en deux modèles très significatifs, celui de la 'énumération des peuples' et celui de l'itinéraire'. On ne doit certes pas au hasard la présence du premier de ces modèles dans les nombreux monuments de la littérature antique, en commençant par Homère, et ceci a été interprété par J. Goody¹⁸ comme une marque significative du passage à la pensée civilisée. Dans cette perspective, les énumérations présentes dans la *Chanson de Roland* (les conquêtes de Roland, vv. 2322-32; les corps de l'armée chrétienne affrontant Baligant, vv. 3026-95; les partisans de Baligant, vv. 3214-64; les juges de Ganelon, vv. 3700-3 et 3793-6, 3960-1), quelles que soient leur véracité et leur vraisemblance, sont l'expression d'une volonté consciente d'organiser l'espace et les ethnies qui le peuplent en des termes compréhensibles.

Quoi qu'il en soit, que les informations singulières soient vraies ou non, il y a une distinction qui est vraie: celle entre espace 'à nous' et espace 'des autres', entre 'intérieur' et 'extérieur'¹⁹. Une opposition de ce type est extrêmement significative, parce qu'elle délimite à l'extérieur et organise à l'intérieur l'espace de notre culture et de notre société, elle traduit en des formes spatiales une «Recherche de l'identité: il s'agit ici de l'identité des peuples à la recherche de leur territoire»²⁰. Au-delà de l'exactitude d'un toponyme particulier, ce qui compte c'est, par exemple, que l'Italie située au sud de Rome est considérée dans la *Chanson de Roland* comme étant aux confins du monde «à nous», peu sûre²¹, que l'Europe centre-

¹⁷ *Ibid.*, p. 810.

¹⁸ *The Domestication of the Savage Mind*, Cambridge 1977, cit. par Le Goff, *op. cit.*, p. 811.

¹⁹ Est évidente la référence faite au modèle du monde formulé par J. Lotman et appliqué à l'épique romane par C. Segre, *Semiotica filologica*, Torino 1979, p. 9.

²⁰ Le Goff, *op. cit.*, p. 836.

²¹ Cf. *Roland*, v. 2923 au sujet de Romain, Puillain et tuit cil de Palerne.

orientale soit étrangère et souvent ennemie, que Constantinople soit ignorée ou éludée en tant que puissance chrétienne alternative mais non «intérieure»²².

Enfin, à propos de l'Espagne, il nous semble important que le Pseudo-Turpin ait consacré le chapitre III de l'*Historia Karoli Magni et Rotholandi* aux «urbes et maiores villae» en Galice et en Espagne: grâce à cette liste, les orgueilleuses conquêtes espagnoles de Charlemagne acquièrent le statut vérifiable d'espace civilisé. Cette liste est d'un très grand intérêt aussi bien par sa richesse que par la forme d'une très grande quantité de noms, et il serait utile d'en refaire consciencieusement l'analyse²³; mais ce qui compte (encore une fois, au-delà de la plus ou moins grande exactitude des informations singulières et au-delà du problème de l'utilisation de sources orales mêlées à des sources écrites plus érudites) ce sont certaines caractéristiques fondamentales. Je veux parler, surtout, de la continuité qui apparaît entre la péninsule et le Maghreb, qui fait que Ceuta, Melilla (peut-être), Oran, Bijaia, Bizerte et même Djerba, l'île au large de la Tunisie méridionale, font partie intégrante de l'*Hispania*. Ici, *Gilbaltaria* ou *Gibaltaria* n'ont aucune importance, et le détroit n'est mentionné qu'à propos de Ceuta («Septa quae est in districtis Yspaniae ubi maris est angustus concursus», 99.viii-ix), mais pas pour exclure la Barbarie («Goharan quae est urbs in Barbaria», 99.vi) de la péninsule ibérique. De la même manière, la liste des *terrae* et des peuples conquis par Charlemagne lors de sa première expédition ibérique, en grande partie correcte ou plausible (*Alandaluf*, *Portogallorum*, *Castellanorum*, *Alavarum*, *Biscaiorum*, *Basclorum*, *Navarorum*²⁴ et peut-être *Pardorum*, s'il s'agit d'une sorte d'ordre militaire²⁵), peut comprendre sans difficulté non seulement *Serranorum*²⁶ et *Maurorum*²⁷ qui

²² Cette observation suffit pour discréditer totalement les spéculations faites il y a plus de quarante ans par H. Grégoire.

²³ Qu'on a, à mon avis, un peu trop négligée après R. Dozy, *Recherches sur l'histoire et la littérature de l'Espagne pendant le moyen âge*, Leyde, Brill, 1881: «Le faux Turpin», pp. 372-431. Cf. Jacques Horrent, «Notes de critique textuelle sur le Pseudo-Turpin du Codex Callixtinus et du MS. B.N. nouv. fonds lat. 13774», *MA* 81 (1975): 37-62 [41-51].

²⁴ Absente parmi les manuscrits de la famille A.

²⁵ Cf. Horrent, *op. cit.*, pp. 50-1.

²⁶ La variante *Serranorum* du Cod. Calixtinus est isolée, mais le *Serracenorum* des autres est *facilior*, comme le remarque Jacques Horrent, *op. cit.*, pp. 47-9: à son avis, il s'agirait des Phéniciens.

²⁷ «Mauretani» selon Horrent, *op. cit.*, p. 50.

nous ramènent vers l'Afrique, mais aussi *Palargorum* ou *Palargarum*, qui semble échapper à toute réalité historico-géographique. Le peu d'importance accordée au détroit de Gibraltar lorsqu'il s'agit de définir géographiquement la péninsule ibérique, chez Turpin comme dans tant d'autres chansons de geste, ne dépend pas seulement de l'effective connaissance ou ignorance au sujet du détroit mais renvoie à une autre caractéristique plus fondamentale de la représentation géographique de l'Espagne, que l'on retrouve aussi dans la geste: la péninsule de Turpin apparaît comme un pays massivement musulman. En commentant le chapitre II («De muris Pampiloniae per semetipso lapsis»), Meredith-Jones écrivait: «On ne comprend pas facilement pourquoi Charles, empereur chrétien, a voulu détruire ainsi une ville chrétienne et peuplée de chrétiens»²⁸. À vrai dire, j'ai du mal à comprendre qu'un spécialiste si diligent ne se soit pas aperçu qu'il n'y a point de chrétiens dans l'Espagne de Turpin. Les habitants de Pampelune sont des Sarrasins («perfida gens», 93.xiv) et, une fois les remparts de la ville détruits, ils devront choisir entre la conversion et la mort; aussitôt après, *Sarraceni* (93.xx) et *gens sarracenicica* (95.i-ii) sont les peuples qui se soumettent sur «tota illa terra» (95.i), jusqu'à Saint-Jacques-de-Compostelle. Des habitants de la Galice on dit aussi explicitement que «ad perfidiam paganorum conversi erant» (95.ix). Aucune trace de chrétiens, et nulle part, ou seulement une fois la conquête achevée, grâce au phénomène des conversions. Du reste, Agolandus reconquiert l'ensemble du territoire espagnol sans trop de difficultés, «eiectis etiam et interfectis de opidis et urbibus custodibus christianis»²⁹. Lorsque Charles et Agolant discutent devant Pampelune, le premier accuse le second de lui avoir pris *fraudulenter* non point un territoire d'antique chrétienté mais *tellurem hispanicam et gasconicam* qu'il a acquis et assujetti *christianis legibus*³⁰. Agolant réplique que Charles a retiré *a nostra gente* un territoire qui n'est pas à lui *iure hereditario*³¹ et l'empereur chrétien ne conteste pas l'appartenance des Espagnols à la *gens* d'Agolant mais se contente d'affirmer que Dieu «gentem nostram, scilicet christianam, prae omnibus gentibus elegit» (131.xiv-xv). Quand, par la suite, la domination

²⁸ *Op. cit.*, p. 265.

²⁹ *Op. cit.*, p. 105.xiv-xv.

³⁰ *Ibid.*, 129.xviii-130.i.

³¹ *Ibid.*, 131-x.xii.

de Charles sur l'Espagne apparaîtra comme définitive³², l'empereur condamnera à mort ou enverra en Gaules «qui ad perfidiam Sarracenorum revertebantur» (169.xvii-xviii) et fera renaître le christianisme ibérique, fondant ainsi les aspirations primatiales de Saint-Jacques.

En partant des chansons de geste, il serait aisé de rassembler un grand nombre d'éléments qui témoigneraient à la fois du peu d'importance (ou de l'inexistence) du détroit de Gibraltar et du caractère non autochtone du christianisme hispanique, qui aurait succédé à la conquête française. Il serait aisé, mais insensé, d'ironiser sur l'ignorance grossière qu'ils révèlent. Je me contenterai de citer encore deux passages qui montrent jusqu'à quel point la péninsule pouvait être considérée comme un territoire étranger et hostile. Dans les *Enfances Vivien*, lorsque le jeune garçon doit se rendre en Espagne afin de remplacer son père Garin, prisonnier des païens, sa mère Heutace le pleure comme s'il était mort:

«Filz Vivien», ce dist la gentis dame,
«Ne vos envoi, bels filz, por armes prendre,
Ne por halberc, por escut, ne por lance,
Mais por la mort dont ge sui a fiance.
Filz Vivien, por ce vas en Espagne»³³.

Quand ensuite, dans la *Chevalerie Vivien*, le protagoniste et ses compagnons pénètrent en Espagne, on la présente comme un territoire qu'il faut réduire à feu et à sang:

Cil sont entrei en Espagne la grant,
Gastent les terres as Turs et as Persans.
Tuent les meres, s'ocient les enfens.
Par tote l'ost fait crier Vivïens:
«Qui pora prendre paien ne mescreant,
N'en preigne ja ne or fin ne argent,
Mais il li toille la teste maintenant»³⁴.

On peut sincèrement se poser la question de savoir si au XII^e siècle on n'avait pas la possibilité d'être informé de meilleure

³² «Nemo postea fuit qui auderet in Hispania Karolum expugnare» (*ibid.*, 169.xiii-xiv). Cette affirmation peut surprendre, car il semble que le rédacteur ait oublié que la défaite de Roncevaux appartient encore au futur.

³³ Je cite la laisse XI du texte reconstitué qu'on pourra trouver aux pp. xvii-xviii de *Les enfances Vivien*, p.p. C. Wahlund & H. von Feilitzen, Upsala-Paris 1895.

³⁴ *La chevalerie Vivien*, éd. A.-L. Terracher, Paris 1909, vv. 61-7.

manière sur la géographie de la péninsule ibérique ainsi que sur sa situation politique et religieuse. Il faut d'abord tenir compte du fait qu'un grand nombre de Français connaissaient personnellement l'Espagne, en premier lieu, bien entendu, les nombreux pèlerins qui se rendaient à Saint-Jacques-de-Compostelle. Mais il y a plus: et je veux parler d'un texte écrit en ancien français (peu étudié par les spécialistes en littérature) dont le chroniqueur anglais Roger de Hoveden a su tirer des informations très riches et le plus souvent exactes³⁵. Le récit du voyage de la flotte des croisés anglais (en 1189-1190) allant des ports atlantiques de l'empire plantagenêt vers Marseille, où le roi s'était rendu par la terre, est l'occasion d'une minutieuse énumération de centres habités, de monts, de promontoires et de fleuves. Roger dédie au détroit de Gibraltar, qu'il appelle *districtas Affricae*, toute l'attention qui lui est due. Le chroniqueur sait que «ab una ripa in alteram, non habet plusquam sex milliaria in latitudine» et que du côté espagnol il y a la montagne de Calpé et du côté africain celle de l'Atlas³⁶. On pourrait fort justement soutenir que ces quelques pages du chroniqueur anglais sont un itinéraire, et peut-être même un portulan (mais le relevé des distances fait défaut), qui s'appuie peut-être sur les indications écrites d'un des croisés, certainement de langue française car, dans une chronique en latin, les voyelles finales de Denia, Burriana, Peñíscola et Cerbera ont été changées en *-e*, et on trouve également *Ebre*, *Taragune*, *Barzelune*, *Sainte Felice* (de Guíxols) et *Cockeliure!*

Mais, même si l'on admet que cet itinéraire résulte d'une occasion unique et spécifique, il y a quelque chose de plus significatif: Roger, et avant lui le pseudo-Benoît de Peterborough qui est ici sa source³⁷, connaissaient la subdivision politique de la péninsule. Selon eux, la Navarre possède la côte atlantique du

³⁵ *Chronica magistri Rogeri de Houedene*, éd. W. Stubbs, voll. 3, London 1870 («Rerum britannicarum medii aevi scriptores», vol. 51). Les renseignements sur la géographie espagnole qu'on peut trouver dans cet ouvrage sont indiqués, avec quelques inexactitudes, par J.K. Wright, *The Geographical Lore of the Time of the Crusades*, New York 1965 [1925], p. 322.

³⁶ *Op. cit.*, pp. 46-50. Cette fois, les sources doivent être classiques, mais Roger de Hoveden connaît la toponomastique contemporaine, de *Hodiene* 'Guadiana' et *Wudelkebir* 'Guadalquivir' à *Esparte* 'Espartel' et *Leziratarif* peut-être 'Algesiras' + 'Tarifa' et *Jubaltarie* 'Gibraltar'.

³⁷ Le texte, publié à part par W. Stubbs lui-même (London 1867, «Rerum britannicarum medii aevi scriptores», vol. 49), se trouve également dans l'édition citée de Roger de Hoveden, dans laquelle les passages qui sont tirés de Benoît figurent en caractères plus petits.

port de Huarz (= Oyarzun, près de Rentería?) jusqu'à la rivière Castre (le río Agüera, près de Castro-Urdiales?); la Castille s'étend à partir de cet endroit jusqu'aux monts de Sore³⁸, où commence le royaume de Saint-Jacques (= León), qui rejoint la rivière Mine (= Minho); on pénètre alors au Portugal qui s'allonge au-delà de Silves³⁹, où commence «terra paganorum, qui sunt in Hispania secus mare, sub dominio imperatoris Affricae», ladite terre rejoint le haut mont Muntcian ou Muncian (= sierra de Montsiá); de là jusqu'à Nice c'est la terre du roi d'Aragon⁴⁰. Jusqu'à présent, on pourrait penser que des informations d'une telle précision, qu'on doit dater du temps où la Navarre possédait le pays basque, où le royaume de León était indépendant et où Silves était aux mains des chrétiens, proviennent encore de quelque passager de la flotte anglaise.

Mais Roger de Hoveden possède également de nombreuses informations sur l'intérieur du pays. Il décrit, lui cette fois et non plus sa source, l'organisation ecclésiastique de la péninsule et fournit une liste des villes et des châteaux du pays intérieur. On note de nombreuses inexactitudes, dues en grande partie au fait que pour lui, le réseau des évêchés se superpose à celui des divers royaumes. La Navarre ne possède que l'évêché de Pampelune, mais les châteaux de *Tudele* et *Lestaille* 'Estella' lui appartiennent. La Castille a son centre religieux en l'archevêché de *Tulette*, lequel «habet primatiam Hispaniae». Mais dans la même ville il y a un second évêque, l'«episcopus de Musceravs» 'des Mozarabes': c'est une information étrange mais qui n'est peut-être pas sans fondement⁴¹. On retrouve ce même évêque des Mozarabes dans une liste où il figure en tête des onze suffra-

³⁸ Pour L. G. de Valdeavellano, *Historia de España*, vol. 1/2, Madrid 1963, p. 552, la frontière était probablement sur le río Deva; on pourrait donc penser qu'il s'agit de la Cordillera de Cuera.

³⁹ Silves avait été prise par les Portugais au début de septembre 1189, précisément grâce à l'aide de la flotte des croisés qui avaient quitté Dartmouth (cf. A. Huici Miranda, *Historia política del imperio almohade*, v. 1, Tetuán 1956, p. 345; *A History of the Crusades*, ed. by K. M. Setton, v. 2, Madison (Wisconsin) 1969, p. 50; L. Suárez Fernández, *Historia de España. Edad Media*, Madrid 1970, p. 256; les trois livres nous fournissent des dates quelque peu discordantes (3, 6, 1 septembre, respectivement), mais il me semble que la plus vraisemblable est la première, de sources musulmanes), mais peu après elle fut reconquise par les musulmans.

⁴⁰ *Op. cit.*, p. 52.

⁴¹ Cf. P. B. Gams, *Series episcoporum Ecclesiae Catholicae*, Graz 1957 (1873-1886¹), p. 81.

gants de l'archevêque primat, suivi des évêques d'*Alarchas* près de *Cordres* «id est Corduba», *Plazence*, *Trugel*, *Aville*, *Segove*, *Alarhges*, *Segunce*, *Soyre* et *Osme*, *Palence*, *Burs*, certainement *Burgos*. Cette fois encore, les sources sont évidemment françaises. Plusieurs erreurs sautent aux yeux, d'abord au sujet des dépendances (*Burgos* était un archevêché et *Ávila* était suffragante de *Saint-Jacques*), ensuite dans l'énumération des mystérieuses *Alarchas*, *Alarhges* (duplication de *Alarcos*, rendue célèbre par la défaite castillane de 1195, mais qui ne fut jamais siège épiscopal?) et *Trugel*⁴², enfin par l'absence de *Cuenca*, reconquise en 1177 et devenue siège épiscopal en 1183⁴³. Mais il faut aussi remarquer la précision avec laquelle *Soria* et *Osma* sont intégrées dans la liste, et l'inclusion de *Plasencia*, fondée en 1178 ou en 1180 et érigée siège épiscopal par Clément III en 1189. S'agissant de *Saint-Jacques*, *Roger de Hoveden* nous apprend qu'elle a sous sa dépendance les évêques de *Leone*, *Sturghe*, *Auzemore*, *Salemanke*, *Citaz Rodrike*, *Cooire*, *Sancta Maria de Lughe*, *Sancto Salvatore de Wede*, *Villemajur*, *Aurens* et *Tuie*. Ici aussi, on peut constater que le siège d'*Oviedo* a été inclus, ainsi que ses suffragants (*León*, *Astorga* et *Zamora*), que les évêchés portugais sont absents et que les suffragants de *Braga* sont présents: une fois encore, les frontières politiques déterminent les frontières ecclésiastiques. Mais *Roger de Hoveden* sait que l'évêque de *Maldoñedo* avait transféré son siège épiscopal de *San Martín de Maldoñedo* à *Villamayor de Brea*⁴⁴. Le centre religieux du Portugal est *Braga*, duquel dépendent *Portugal*, *Cuvilana*, *Lamegke*, *Viseou*, *Cunimbre*, *Evore* «in marchia Sarcenorum» et *Ulyxisbonae*. Ici on n'est surpris que par *Cuvilana*, qui doit être *Covellana*, la *Cova Julián* de la *Primera Crónica General*⁴⁵. La liste 'aragonaise' semble être plus confuse: une série de 21 localités qui vont jusqu'à *Russilum* et *Alne*⁴⁶, parmi

⁴² Il ne peut s'agir de *Trujillo*, que *Maures* et *Chrétiens* se disputèrent vers 1190 et qui ne fut jamais siège épiscopal. Toutefois, on remarquera que le *Pseudo-Turpin* aussi nous parle de *Turgel*.

⁴³ Je me réfère au *Diccionario de historia eclesiástica de España* de Q. Aldea Vaquero, T. Marín Martínez, J. Vives Gatell, Madrid 1972-1975, et à H. Emmerich, S.V.D., *Atlas hierarchicus*, Mödling 1968.

⁴⁴ Le transfert avait eu lieu au début du XII^e siècle; à la fin de ce siècle, il était question d'un déplacement ultérieur vers *Ribadeo*.

⁴⁵ *Primera crónica general de España*, éd. R. Menéndez Pidal, Madrid 1955, v. 2, p. 652 b 36-37, § 971.

⁴⁶ La liste continue, faisant état des possessions du roi d'Aragon dans la France méridionale.

lesquelles on ne désigne explicitement comme évêchés que les villes de *Turtusa*, *Saraguce*, *Tarragune* et *Tarrazune*, mais on y reconnaît également Albarracín, Huesca, Lérida, Urgel, Vic, Girona et Barcelona, de sorte que la seule absente est Calahorra⁴⁷. Globalement parlant, à part les omissions très limitées (Cuenca et Calahorra), les adjonctions incompréhensibles (Alarchas, Alarhges, Trugel, Cuvilana), et en faisant abstraction du cas de l'évêque des Mozarabes, le principal défaut du tableau tracé par Roger de Hoveden réside dans cette tendance à superposer l'organisation ecclésiastique et l'organisation politique, et c'est pourquoi je suppose que ses sources sont d'origine laïque.

Afin de compléter cette description générale, Roger de Hoveden ajoute que l'Espagne musulmane — dont il peut citer une trentaine de localités — est divisée en quatre règnes (*Cordres*, *Gahang*, *Murcia* et *Valencia*) qui dépendent de l'*imperator Africanorum*. Là encore, la description est assez précise, mais elle même n'est qu'un souvenir des royaumes de *taifas*.

Etant donné la richesse de ces informations, il est impensable que Roger de Hoveden, et en partie avant lui Benoît de Peterborough, aient utilisé simplement le journal de voyage d'un croisé de langue française. Les deux historiens avaient vraisemblablement devant eux sur leur table de travail un récit descriptif, qui comportait sans doute quelques erreurs mais qui était extrêmement précis, en langue française et d'origine laïque: celui-ci provenait très probablement des archives de la cour des Plantagenêts. Il existait donc effectivement des gens qui avaient à ce sujet des idées très claires, certes plus claires que celles des ménestrels épiques.

Les sources de Roger de Hoveden possèdent une caractéristique qui fait que, pour nous, elles sont encore du plus grand intérêt. On a pu remarquer que Córdoba est toujours appelée *Cordres*, même si on l'identifie toujours correctement à l'aide de son nom latin⁴⁸. Il nous naît, donc, le soupçon que l'on connaissait la toponomastique épique; celui-ci se renforce lorsque dans la description des terres du roi d'Aragon on peut lire «deinde Sain de Urgel, deinde Gyrunde civitas, deinde Turezele castellum, quod quondam vocabatur Purpallar supra mare, deinde alti montes, qui vocantur portus de Laclusa, deinde Castellun,

⁴⁷ *Op. cit.*, pp. 176-7.

⁴⁸ *Cfr. op. cit.*, pp. 52 et 177.

deinde Empires»⁴⁹. On se rappelle que dans le *Charroi de Nîmes* Bertrand suggère à Guillaume d'Orange de demander au roi Louis, qui a fait preuve de parcimonie lors de la distribution des terres, la seigneurie d'Espagne à reconquérir:

«Demandez li Espagne le regné,
Et Tortolouse et Portpaillart sor mer»⁵⁰.

De fait, ce sera bien la requête du héros: «Et Tortolose et Portpaillart sor mer» (v. 482). L'association des deux termes Guillaume — Portpaillart est donc constante («Et puis Guillaume, qui puis tint Portpaillart») ⁵¹, jusqu'au moment où dans *Aliscans* le héros fait don de «Tortelouse et Portpaillart sor mer» à Rainerart, qui en prend possession ⁵².

L'identification de cette localité a posé quelques problèmes. Généralement on a considéré qu'il s'agissait de l'ancien *Pagus Palliarenensis*, l'actuelle Pallars ⁵³, mais il nous semble étrange que le nom d'une ville de montagne puisse devenir celui d'une ville maritime. D'autres identifications plus précises, comme celle de McMillan: «peut-être à l'origine Sort»⁵⁴, sont encore plus impro-

⁴⁹ *Op. cit.*, p. 178.

⁵⁰ Ed. D. McMillan, Paris 1972, vv. 450-1.

⁵¹ Cf. *Narbonnais*, éd. H. Suchier, v. 2628. *Por(t)paillart et To(u)rtelo(u)se* sont également citées ensemble dans les *Enfances Vivien*, edit. cit., v. 218.

⁵² Cf. *Aliscans*, hgg. von E. Wienbeck, W. Hartnacke, P. Rasch, Halle 1903, l. clxxxiv.e, v. 16 (p. 504), l. cxcv, v. 8318 (p. 534) et l. cic, v. 8476 (p. 543). On mentionne également Portpaillart dans la *Chevalerie Vivien* (éd. A.-L. Terracher, Paris 1909, vv. 151-2: «Porpallart | desor la mer», où arrivent les navires des marchands de Cordes et qui se trouve assez près de *Tourtolouse*; ces deux cités sarrasines sont conquises par Vivien après *Bargelonge et Balesqués*) et dans la *Mort Aimeri* (éd. J. Couraye du Parc, Paris 1884 (SATF), vv. 593 et 1385; cette fois c'est Aimeri qui, à Porpaillart, abat l'ennemi sarrasin).

⁵³ Cf. E. Langlois, *Table des noms propres... dans les chansons de geste*, Paris 1904, s.v.; A. Jeanroy in R 26 (1897): 33; H. Suchier, index des noms de l'édition des *Narbonnais*; de même chez M. de Riquer, *op. cit.*, p. 181, et J. Frappier, *Les chansons de geste du cycle de Guillaume d'Orange*, II, Paris 1967, p. 220, n. 3 («semble correspondre au *pagus Palliarenensis* (environs d'Urgel)»). La localité aurait été déplacée *sur mer* par suite à l'équivoque portant sur la signification du mot *port* 'défilé'. Cf. également M.-J. Barnett, «Portpaillart in the Cycle de Guillaume d'Orange», *MLR* 51 (1956): 507-11, qui pense à Lattes, le port médiéval de Montpellier.

⁵⁴ *Op. cit.*, p. 168. McMillan cite P. Aebischer, *Rolandiana et Oliveriana*, Genève 1967, p. 235-38, mais s'il est vrai que Sort est la localité la plus importante du Pallars, il est indéniable qu'elle est aussi «dans la partie supérieure de la vallée de la Noguera Pallaresa» (*ibid.*, p. 238), fort éloignée de la mer. Du reste, Aebischer parlait de «Port et Paillart» qui auraient éventuellement fait partie du *Roland* d'Oxford au vers 200 et qu'il faut absolument distinguer du Portpaillart de Guillaume (cf. p. 237).

bables. Pour sa part, Roger de Hoveden décrit un itinéraire un peu confus mais qui s'inscrit à l'intérieur d'une zone bien déterminée: après la Seu d'Urgel il mentionne Girona, puis notre localité, qu'on peut facilement reconnaître comme étant Torroella de Montgrí, près de l'embouchure du río Ter⁵⁵, puis le col du Perthus sur le versant duquel on trouve, côté français, La Clusa⁵⁶, puis Castelló d'Empúries et enfin Empúries. La localisation de Portpaillart est désormais explicite et tout à fait plausible.

Quoi qu'il en soit, il se confirme que les sources de Roger de Hoveden font appel à des informations d'origine épique, à condition qu'on les transpose au passé (*quondam*) en suivant un processus de distanciation tout à fait justifié pour celui qui voulait ramener le récit de la geste à l'histoire. Toutefois, un tel processus ne permet pas de résoudre la contradiction qui existe entre une géographie réaliste, relativement exacte, et la géographie fantastique des poèmes⁵⁷. On ne pouvait résoudre, en partie, cette contradiction que de deux manières: en admettant d'abord que la tradition avait laissé s'altérer un nombre de données informatives puis, surtout, en reconnaissant qu'au-delà

⁵⁵ A plusieurs reprises on mentionne cette petite ville (aujourd'hui encore, un imposant château du XIII^e siècle, resté inachevé, se dresse dans son voisinage); en 1192 on l'appelle *Torricella* (cf. A. Ma. Alcover et F. de B. Moll, *Diccionari català-valencià-balear*, v. 10, Barcelona 1969, p. 383), puis en 1277 on en parle comme «in villa *Turricelle* de Montegrino» (cf. F. Baer, *Die Juden im christlichen Spanien*, v. 7, réimpr. England 1970, p. 123; on retrouve la même appellation en 1342 *ib.*, p. 1069). Je dois cette identification aux aimables conseils de Francisco Noy et quelques autres informations à David Romano; je les en remercie vivement. Malheureusement, je n'ai pas connaissance de recherches historiques portant sur Torroella au moyen âge.

⁵⁶ La Clusa est une commune du Vallespir, au milieu de la vallée de la Rom, commune dont faisait partie le Perthus il y a encore un siècle; La Clusa est certainement une implantation antique, les vestiges des fortifications romaines qui défendaient la voie entre Narbonne et Tarragone et les édifices de l'époque médiévale en sont la preuve (cf. *Gran Enciclopedia Catalana*, v. 5, Barcelona 1973, pp. 262-3). Le toponyme est certainement antique: lors de la campagne de Wamba contre les rebelles de la Tarraconensis et de la Septimanie, en 673, la résistance la plus importante fut le fait du *castrum de Clausuras* (cf. *Historia de España*, v. 4: José Orlandis, *Epoca visigoda*, Madrid 1987, p. 241). On mentionne également *La Clusa*, isolément ou associée au Perthus, chez Muntaner et Pere IV (cf. Alcover - Moll, *op. cit.*, v. 3, Barcelona 1968, p. 228). C'est Francisco Noy qui m'a permis, encore une fois, d'identifier cette localité: je l'en remercie.

⁵⁷ Il est vrai que, dans le but de concilier épique et réalité, la situation réelle, du présent, pouvait être considérée comme un résidu évolué d'un état passé et, par exemple, on pouvait considérer les royaumes maures comme le restant d'une domination intégrale sur la péninsule (ce qui d'ailleurs était juste). Mais des discordances criantes persistaient.

des inexactitudes, le cadre géographique global avait une signification et une vérité propres. C'est cette signification possible, cette vérité voilée par l'imaginaire que nous devons nous efforcer de saisir. A la cour des Plantagenêts on savait donc fort bien que la péninsule était en grande partie chrétienne et que le détroit de Gibraltar la séparait de l'Afrique. Et par conséquent, ce qu'on pouvait trouver dans l'épique et qui allait à l'encontre de cela ne pouvait être ressenti que comme la déviation d'une réalité, une déviation qui cependant pouvait recouvrir une signification propre et une valeur particulière.

Tout en insistant sur le fait que l'univers médiéval nous apparaît comme divisé en deux parties opposées, celle des Chrétiens et celle des Infidèles, Martin Metz a judicieusement remarqué que dans la *Chanson de Roland* «die Handlung vollzieht sich im wesentlichen im Spannungsfeld zwischen beiden Interessensphären»⁵⁸ et a déterminé ces trois articulations de la géographie du poème comme *das Reich Karls*, *das Reich Baligants* et *Konflikt-raum Spanien*. Or, un espace conflictuel entre deux empires se définit nécessairement en termes négatifs, par ce qu'il n'est pas, et comme une aire de mouvance en tant que zone susceptible d'être absorbée par l'un ou l'autre des espaces déjà définis qui s'en disputent l'inclusion.

Ce concept existe depuis longtemps en géographie: pour le définir la langue anglaise utilise le terme *frontier*, qui s'oppose à *boundary*⁵⁹. Le *boundary* renvoie à une idée de linéarité tandis que la *frontier* détermine une 'zonalité': «La 'marche'... ou la frange pionnière... se définissent plutôt par des forces centrifuges alors que la frontière (= *boundary*) manifeste davantage des forces centripètes. Dans un cas, il y a orientation d'une force vers la périphérie et dans l'autre, orientation vers le centre»⁶⁰. De fait, l'Espagne des chansons peut être définie par rapport à la force expansive de la chrétienté carolingienne qui exerce une pression vers la périphérie, et par rapport aux retours offensifs de l'ennemi musulman. Et, tout comme «La marche ou frange pionnière est caractéristique de relations socio-politiques peut-être rudimentaires, en tout cas inachevées puisqu'elles continuent à inté-

⁵⁸ *Op. cit.*, p. 16.

⁵⁹ J'ai puisé ici chez Claude Raffestin, «Frontières», in *Cartes et figures de la terre*, Paris 1980, pp. 412-21.

⁶⁰ *Ibid.*, pp. 113-4.

grer des territoires, par oscillations ou fluctuations successives»⁶¹, les relations socio-politiques de l'Espagne épique sont sujettes à des fluctuations et sont rudimentaires, elles dépendent de la plus ou moins grande fiabilité de rapports inter-personnels ou de conversions forcées. Comme dans toutes les *frontiers*, la société chrétienne est ici agressive, conquérante, mais elle est parfois contrainte à la défensive: en somme, la situation est instable. Claude Raffestin a déjà relevé le paradoxe qui est la caractéristique de tous les empires dans leur zone périphérique: «fixer des limites pour imposer un ordre et une administration mais les transgresser pour incorporer, pour intégrer de nouveaux espaces et les soumettre»⁶². Mais la spécificité de l'empire carolingien en tant qu'empire chrétien est d'être universel⁶³, et donc de ne pas avoir de *boundaries* mais seulement des *frontiers* en continuelle expansion. La liaison entre idéologie universaliste et spatialité politique (réelle ou littéraire) se réalise par la trame des relations personnelles, de la vassalité, qui gouverne l'empire. «Par le lien féodal, d'essence personnelle, qui se nouait ou se dénouait, on entrait dans une sphère d'influence ou on en sortait»⁶⁴. Ceci nous permet d'abandonner définitivement la référence à de précises *boundaries* et de définir les limites de l'empire chrétien, dans les chansons de geste, en dehors de toute linéarité.

Si nous acceptons ce cadre référentiel, la conception et la représentation de l'Espagne dans l'épique française deviennent extrêmement claires et tout à fait plausibles. Dès lors on comprend aussi les raisons pour lesquelles l'idée que la péninsule représente idéalement une énorme *frontier* fluctuante entre chrétienté et Islâm est idéalement une progression par rapport à la phase (chronologique? thématique?) durant laquelle on situait la *frontier* plus au nord, englobant la France méridionale, de Narbonne à Nîmes et Orange. La situation géographique et sociale

⁶¹ *Ibid.*, p. 414.

⁶² *Ibid.*, p. 415.

⁶³ «Dominus noster Ihesus Christus, creator celi et terrae, gentem nostram, scilicet christianam, prae omnibus gentibus elegit, et super omnes gentes totius mundi eam dominari instituit», comme dit Charles à Agolant (*Historia Karoli Magni* cit., 131.xiii-xvi). La négation idéologique de la frontière est inhérente à tous les pouvoirs théocratiques: B. Zientara («Frontiera», in *Enciclopedia*, v. 6, Torino 1979, pp. 403-1) écrit que les frontières «potevano addirittura non esistere, come ad esempio per il dio Assur, signore del mondo; e per il suo rappresentante terreno, il re assiro, soltanto i confini del mondo costituivano il limite estremo dell'espansione territoriale» (p. 407).

⁶⁴ Raffestin, *op. cit.*, p. 415.

de cette zone dans les chansons les plus anciennes du cycle de Guillaume d'Orange est absolument analogue à celle des territoires situés au sud des Pyrénées et dont il est question ailleurs. Il est tout aussi intéressant d'observer les changements qui interviennent à propos de la situation de la Catalogne, tour à tour position arrière de l'ennemi, ensuite terre conquise et perdue, puis possession pacifique des chrétiens.

Ainsi la frontière, le *Spannungsfeld*, se déplace d'un mouvement lent, incertain, contradictoire, de flux et de reflux. Mais il en résulte que, spatialement, les discontinuités géographiques (montagnes, fleuves, mers) sont beaucoup moins importantes que les discontinuités religieuses et politiques. Ainsi, on accorde peu d'importance au détroit de Gibraltar tandis qu'on exagère la foi musulmane de tous les habitants de la péninsule ibérique. Mais tout peuple infidèle peut être assimilé à la foi chrétienne, de même que tout pécheur peut être racheté. La culture chrétienne est une, la 'nôtre', celle qui est personnifiée par 'notre' empereur, par ses prêtres, par ses guerriers; le centre du monde est là où réside l'empereur, Aix-la-Chapelle, Laon ou Paris. La diversité et la fragmentation à l'intérieur même de la culture chrétienne sont inconcevables; on conçoit plutôt l'altérité, qui représente la condition non pas tant de celui qui est divers mais de celui qui n'est pas (encore) comme nous⁶⁵.

Mais revenons un instant au modèle de l'itinéraire, familier lui-aussi aux auditeurs des poèmes épiques, en premier lieu à ceux de la *Chanson de Roland*⁶⁵. Mais ici encore, plus que de vérifier l'exactitude de la correspondance entre un itinéraire épique et son terrain d'action réel, il faut s'interroger sur la valeur collective de ces représentations ou de ces modes de concevoir l'espace. Ulrich Freitag expliquait que la transmission orale des cartes mentales entre les peuples primitifs «était possible dans la mesure où les repères étaient distribués le long d'itinéraires, ramifiés ou non, dont la pratique faisait l'expérience de ces peuplades. Les zones situées entre ces voies et qui ne représentaient rien à leurs yeux... n'étaient pas mentionnées:

⁶⁵ Ceci, également, est une caractéristique générale: B. Zientara (*op. cit.*, pp. 409-10, à partir d'une citation de F. Turner, *The Frontier in American History*, New York 1920; trad. it., Bologna 1959) remarque fort justement que l'idéologie de la frontière ignore les populations indigènes, qui sont ainsi contraintes à l'assimilation ou à la disparition.

⁶⁶ A propos des *Heerstraßen* dans *Roland* cf. Metz, *op. cit.*, pp. 96-8.

on les ignorait ou on les déformait»⁶⁷. On aurait pu écrire ceci à propos des itinéraires épiques, à la virgule près, mais s'il est vrai que «Le maillage territorial est une manifestation du pouvoir; l'une des nombreuses manifestations du pouvoir»⁶⁸, ceci est vrai à plus forte raison de l'itinéraire médiéval des souverains. Girolamo Arnaldi a remarqué que l'*itinerarium regis* est le reflet spatial de l'exercice concret de la souveraineté. Lorsque Otton de Freising envoie à Frédéric Barberousse sa *Chronica de duabus civitatibus*, il demande aux notaires du souverain de lui faire parvenir un abrégé de tout ce que Frédéric a réalisé lors des cinq premières années de son règne; les notaires lui envoient alors un itinéraire de l'empereur: «Nella mente di chi ha redatto questo testo, il periodo in questione del regno di Federico non era, insomma, una durata, ma un percorso»⁶⁹.

Donc, si l'itinéraire est une manifestation du pouvoir, il conviendra d'indiquer d'une manière ou d'une autre en quelle circonstance celui-ci nous porte au-delà de la zone du pouvoir consolidé, dans la *frontier* ou, même, dans l'espace du pouvoir d'autrui. De nouveau lors du congrès de Spoleto et à propos de la relation de Carlrichard Brühl⁷⁰, Jacques Le Goff constatait que «où l'on s'avance dans l'inconnu, notamment lorsque cet inconnu est l'effrayante forêt, on doit avoir recours à des guides locaux. . . . Il y a, au moins en certaines régions, des spécialistes, occasionnels ou professionnels, de l'espace: des guides»⁷¹ et il citait le récit de Lambert de Hersfeld consacré à l'expédition de l'empereur Henri IV contre les Saxons en 1073⁷². Mais on retrouve exactement la même chose dans *Mainet*, lorsque Charles s'en va dans la péninsule pour y chercher salut et fortune. Dans les fragments qui nous sont parvenus⁷³, Charles est contraint de fuir «fors de France la bele» (l.68) et converse avec ses com-

⁶⁷ Cf. U. Freitag, «Peuples sans cartes», in *Cartes et figures* cit., pp. 61-3, a p. 62.

⁶⁸ Cf. C. Raffestin, *ibid.*, p. 420.

⁶⁹ Cf. G. Arnaldi, in *Popoli e paesi* cit., pp. 642-3, à propos de C. Brühl, «Die Herrscheritinerare», *ibid.*, pp. 615-45.

⁷⁰ Qui avait comparé le parcours 'intérieur' de Attigny à Compiègne dans les *Annales Bertiniani* concernant l'an 874 au parcours 'extérieur' de Louis II allant vers la Thuringe en l'année 852, figurant dans les *Annales Fuldenses*.

⁷¹ *Ibid.*, p. 821.

⁷² *Annales*, MGH, SS, v. 5, Hannover 1844, pp. 198-9.

⁷³ Publiés par G. Paris, «Mainet, fragments d'une chanson de geste du XII^e siècle», R 4 (1875): 305-37.

pagnons pour savoir où il convient de se réfugier. La proposition d'Henri est la suivante:

«Ains irons a Toulete en Espagne la bele
 Au roi sarragouchan pour les armes conquerre
 A oes no petit roi». (i.924)

Le poète fait preuve d'une excellente connaissance du parcours des pèlerins de Saint-Jacques-de-Compostelle⁷⁴, mais au-delà de Pampelune, quand il faut pénétrer dans l'inconnu, dans le domaine de l'autre, les Français cherchent un *conduit* (i.112), qui est un *navar paisant* (i.114), un *latimiers* (i.116). Dès lors, la géographie de l'Espagne de Galafre devient «toute poétique»⁷⁵, mais déjà, la nécessité d'un guide et d'un interprète est le signe de la reconnaissance d'une différence, l'indice qu'il y a passage, en suivant un itinéraire linéaire, d'un 'en-deçà' vers un 'au-delà'⁷⁶.

L'histoire de Mainet mérite toute notre attention parce qu'au moment même où, d'une façon fort canonique, on souligne la différence, on admet également une communauté de valeurs qui justifie de singuliers développements. Henri propose d'aller chez le roi de Tolède pour que Charles puisse les *armes conquerre*, devenir chevalier⁷⁷. Il ne semble donc point étrange qu'un futur

⁷⁴ Le meilleur connaisseur du *camino de Santiago*, le poète de l'*Anseïs de Carthage*, peut nous fournir des détails minutieux et exacts sur la section — du León et de la Castille occidentale — du chemin des pèlerins, entre Castrojeriz et Rabanal del Camino (Astorga), mais il pense que Coimbra est un port à partir duquel, «la mer major... costoiant» (v. 585), on va vers l'Afrique ou l'Orient (c'est assez confus) jusqu'à Morinde, capitale imaginaire de Marsile, et c'est sans problème qu'il situe la capitale de la péninsule ibérique à Morlingane «la cité» (v. 192). Et ainsi de suite (cf. Jacques Horrent, «La péninsule ibérique et le chemin de Saint-Jacques dans la chanson d'*Anseïs de Carthage*», in *La chanson de geste et le mythe carolingien, Mélanges René Louis*, v. 2, Saint-Père-Sous-Vézelay 1982, pp. 1133-50). On trouve des remarques du même type à propos de Nicolò da Verona et la *Prise de Pampelune* chez J. Bédier, *Les légendes épiques*, v. 3, Paris 1929³, p. 131.

⁷⁵ G. Paris, *op. cit.*, p. 319. Le voyage de Pampelune à Tolède n'occupe qu'un seul vers.

⁷⁶ Il y a dans le Pseudo-Turpin une conscience aiguë du fait que la différence linguistique est corrélative à la différence religieuse: devant Pampelune «ut Aigolandus agnovit loquelam suam arabicam, quam Karolus loquebatur, miratus est multum et gavisus est. Didicerat enim Karolus linguam sarracenicam apud urbem Toletam in qua, cum esset iuvenis, per aliquot tempus commoratus est» (131.v-ix). Ferracutus, le géant syrien, parle «lingua yspanica quam Rotolandus satis intelligebat» (153.xvi-xvii).

⁷⁷ Cf. aussi i.101-2.

roi de France⁷⁸ soit fait chevalier de la main d'un Sarrasin⁷⁹. Mais la largeur d'esprit de Galafre n'est ni moindre ni diverse; à peine a-t-il constaté la valeur de *sire Mainet de France* (III.101) qu'il décide de lui donner sa fille mais aussi son royaume, avec la totale approbation de la cour (cf. III.91-96 et 116-118). Pour le poète la valeur militaire est un critère qui prime les divergences religieuses: l'*élite* militaire peut jouir d'une solidarité sans frontières⁸⁰. Il est vrai que Marsile est courroucé par le projet de mariage de sa sœur Galiane, mais après tout n'a-t-il pas été déshérité (v.13 ss.)? Et il est vrai aussi qu'en raison des manœuvres de Marsile les Sarrasins refusent Mainet comme roi et repoussent le christianisme (v.66), mais le poète va jusqu'à les accuser de trahison et, devant la résipiscence de Galafre, Mainet se plaint de ne pouvoir se fier à personne (v.148). Il semble donc que pour notre poète l'antagonisme religieux soit somme toute négligeable, à condition toutefois qu'il ne serve ni d'occasion ni de prétexte au déclenchement de quelque malveillance⁸¹.

La couleur locale dans l'Espagne de *Mainet* est assez contenue⁸²: les *camel sejourné* côtoient les haridelles (II.75), les *bugles marles*, les éléphants et les *camels noirs et blancs* sont aux côtés des destriers, des mules et des ânes (II.103-105). La couleur locale c'est aussi, et surtout, l'initiative érotique de Galiane. La fille de Galafre tombe tout de suite amoureuse de Mainet et désire immédiatement un enfant de lui (III.2-5 et 20)⁸³, bien avant que son père ne pense à des projets de mariage entre eux deux, et sans que Charles — qui songe plutôt à la France — ne démontre pour elle un quelconque intérêt. Une fois le mariage projeté, mais non encore célébré, Galiane — en compagnie de Sarrasines — passe la nuit avec Charles et les Français (v.44 ss.). Seul Mainet préserve sa chasteté. Mais malgré tout cela Galiane, qui connaît grâce à l'astrologie⁸⁴ les origines réelles et le statut de

⁷⁸ Mainet est déjà appelé par les siens *rois des franc* (II.38 et 94).

⁷⁹ On pourra se reporter à la minutieuse étude de Paul Bancourt, *Les musulmans dans les chansons de geste du cycle du roi*, Aix-en-Provence/Marseille 1982. A propos de l'*adoubement* de Charles cf. v. 2, p. 865.

⁸⁰ Naturellement, Galafre est musulman et a un *capelain* qui prêche l'islamisme (I.156-7), mais Mainet, à son service, réussit à convertir au christianisme même les Sarrasins (cf. IV.85 ss.).

⁸¹ A propos du mariage de Galiane cf. Bancourt, *op. cit.*, v. 2, pp. 677-84.

⁸² Bancourt est plus optimiste, *op. cit.*, v. 2, p. 682.

⁸³ L'érotisme de Galiane est très explicite: «Miels aim le soldoier tout nu en son bliaut | Que les trente roiaumes a Braiman l'escorfaut». (IV.20-21)

⁸⁴ Bancourt, *op. cit.*, v. 2, p. 683, soutient que l'attribution d'un tel savoir

Charles ainsi que les intrigues de Marsile, va prévenir le jeune roi français.

On retrouve ici le thème bien connu de la princesse sarrasine amoureuse⁸⁵ dont le prototype idéal (et peut-être chronologique) dans le domaine épique est Orable (puis Guibourc) dans la *Prise d'Orange*, et qui très souvent est associé, et pour cause, à l'Espagne. Nous pourrions également citer le cas de Floripas, fille de l'*amirant* d'Espagne Balan et sœur de Fierabras⁸⁶. Quand, lors du sac de Rome, la jeune fille tombe amoureuse de Gui de Bourgogne, sa décision est nette:

«Se cis n'est mes maris, je n'arai homme né;
Par lui voel je croire ou roi de sainte maïsté».

(vv. 2244-5)⁸⁷

Plus tard, lorsqu'on lui confie la garde des pairs prisonniers de son père, elle parle aussitôt de son amour à Roland sans même se rendre compte que Gui est, comme le lui dit le paladin, à moins de quatre pieds d'elle. Floripas, elle non plus, ne perd pas de temps:

«Sire, dist Floripas, cel voel quel me donnés». (v. 2805)

La chaste auto-discipline du chevalier chrétien, fidèle à ses devoirs, produit un fort effet de contraste avec la sensualité exubérante de la femme sarrasine; ce contraste nous l'avons déjà rencontré entre Mainet et Galiane, et le pauvre Gui de Bourgogne, de qui personne n'a demandé l'avis, refuse la main de la jeune fille, arguant du fait qu'il revient au roi Charles de lui choisir une épouse. Seul le chantage de Floripas, qui menace de mettre à mort tous les paladins, le fera céder. Aussitôt, Floripas lui saute au cou sans toutefois oser l'embrasser sur les lèvres, «Pour ce k'elle est paienne, il est crestiennés» (v. 2823): les con-

à la jeune fille est dû à la renommée scientifique de Tolède durant le XII^e siècle.

⁸⁵ Cf. F. Warren, «The inamoured Saracen Princess in Orderic Vital and the French epic», *PMLA* 29 (1914): 341-58; W. W. Confort, «The Literary Rôle of the Saracens in the French Epic», *PMLA* 55 (1940): 628-59 [655-8]; Bancourt, *op. cit.*, v. 2, pp. 735 ss. (on y trouve une étude très minutieuse).

⁸⁶ Cf. éd. A. Krœber et G. Servois, Paris 1860 («Anciens poètes de la France», 5); Bancourt, *op. cit.*, pp. 691-5 et 806-9.

⁸⁷ De la même manière, dans *Anseïs de Carthage*, lorsque Gaudisse, fille de Marsile, apprend que le roi chrétien d'Espagne l'a demandée en mariage, «la bele . . . | Le roi comenche tant fort a enamer, | . . . | Et pense bien, cui k'en doie peser, | Ke se faira baptisier et lever; | Mahon comenche du tout a adoser» (vv. 977-81, éd. J. Alton, Tübingen 1892).

venances religieuses sont plus contraignantes que la pudicité. Le grossier et violent Lucifer, prétendant haï (et haïssable) de Floripas, n'a pas tous les torts lorsqu'il dit à Balan, tout en le réprimandant d'avoir confié à sa fille les précieux prisonniers:

«Fame a en petit d'eure sa pensée fenie». (v. 2854)

Paul Bancourt a remarqué que la sensualité impérieuse des Sarrasines épiques est partagée par les héroïnes des romans anciens⁸⁸ et que «La Sarrasine n'est... pas hardie en amour parce qu'elle est 'païenne' mais parce qu'elle est femme et que nos épopées représentent la femme selon un modèle ancien»⁸⁹. On ne peut donc pas prétendre qu'il s'agisse ici d'un caractère intentionnellement hispanique, d'autant plus qu'il apparaît chez Orable et qu'on le retrouve sous la plume de l'historien normand Orderic Vital dans sa version romancée de la libération de Bohémond d'Antioche par la jeune Melaz, fille de l'émir Daliman⁹⁰.

Et pourtant, un fait nous semble fort singulier: dans l'épique française il n'y a qu'une seule jeune fille chrétienne qui se comporte d'une manière analogue; il s'agit de Letise, fille d'Ysoré, seigneur de Conimbres, c'est-à-dire certainement Coimbra, dans *Anseïs de Carthage*⁹¹. Quand Ysoré fait l'éloge du roi Anseïs à sa fille, qui ne le connaît pas, «li cors li [à Letise] est fremis» (v. 249), si bien que, sur-le-champ, elle le demande pour mari à son père (v. 252). Ysoré réplique que ce désir est irréalisable à cause de la distance sociale qui sépare le roi et la fille d'un

⁸⁸ *Op. cit.*, pp. 763-4.

⁸⁹ *Ibid.*, p. 753.

⁹⁰ Cf. Bancourt, *op. cit.*, pp. 695-712.

⁹¹ Cf. Bancourt, *op. cit.*, p. 756. De Bédier (*Légendes épiques cit.*, v. 3, p. 142) à Jacques Horrent, les critiques qui ont résumé cette histoire se sont montrés si réservés qu'il est nécessaire d'avoir recours au texte lui-même afin d'avoir les idées claires. Bancourt (*loc. cit.*) cite également l'amour de la fille de Guimer de Saint-Omer pour Ogier dans la *Chevalerie d'Ogier de Danemarque* (éd. M. Eusebi, Milano-Varese 1963, vv. 49-89), mais il s'agit d'un cas bien différent: Ogier, encore tout jeune homme, est placé par ordre de Charlemagne sous la surveillance de Guimer; celui-ci, imprudemment, en confie la garde à sa fille qui, frappée par la beauté du jeune homme, en tombe amoureuse et, l'entendant se plaindre de ses malheurs, entreprend de le consoler; le dialogue qui se plaint de ses malheurs, elle entreprend de le consoler; le dialogue qui s'instaure entre eux deux se transforme en rapport sexuel, et Bauduinet en naîtra, qui par la suite sera tué par le fils de Charlemagne. Ici donc on ne tombe point amoureux à distance, il n'y a ni volonté impudique ni érotisme considéré comme étant en lui-même sa propre fin: il s'agit au contraire d'une douce rencontre entre deux jeunes gens, et qui est la raison d'être d'un événement fondamental dans le déroulement du récit.

vassal. Alors Letise répond qu'elle plaisantait, mais se promet de faire en sorte «ke de lui ert privée» (v. 276): le désir érotique de possession survit à la fin des ambitions matrimoniales. Lorsque par la suite Letise apprend que son père est parti demander pour le compte du roi la main de la fille du roi Marsile, elle fait le serment qu'avant son retour,

Ara le roi si a li converti,
K'ele en ara tout son bon accompli. (vv. 531-2)

De fait, la jeune fille appellera le roi à son secours afin de la défendre contre d'inexistants persécuteurs et, dès son arrivée, elle lui avouera que c'est lui son seul vrai persécuteur:

«car vostre amors m'aigroie». (v. 654)

Elle ne lui cache pas non plus que son plus grand désir est de satisfaire ses sens; on ne s'étonnera donc point que la nuit suivante, «nue en chemise» mais «mout . . . osé et hardie» (v. 699), elle entre dans la chambre où dort le roi et

tout belement s'est jousté lui glachie. (v. 704)

Le poète remarque alors, usant d'un lieu commun non sans fondement, qu'Amour triomphe des cœurs les plus durs; mais on pourrait sans nul doute ajouter que Letise lui prête main-forte, avec zèle. Le roi encore éveillé s'est aperçu de la visite, «mout tost» lui prend la taille et la prie de bien vouloir s'en aller si elle est «gentis feme» (v. 712), mais si elle est «camberiere . . . coie soit et tapie» (v. 714). Letise se tait et le roi, hypocritement, opte pour la seconde hypothèse:

Ke vous diroie? Faite fu la folie. (v. 716)

Ce n'est qu'au matin, lorsque la femme se révèle être Letise, que le roi «le conut» (v. 732), et alors il se désole, attribuant la responsabilité de l'incident à Sathenas (v. 736), qu'on absoudra bien volontiers, au moins pour cette fois.

Je ne me permettrais pas de prêter au poète un sens de l'humour bien improbable, puisque loin de plaisanter il répète au contraire de sinistres prévisions de malheur, tout comme si les ruses érotiques de Letise étaient comparables à l'enlèvement d'Hélène de Troie. Je ne crois donc pas que son intention soit de

donner au roi Anseïs un rôle d'opportuniste hypocrite et berné⁹². Ce qui m'intéresse c'est la marge d'absence de scrupules attribuée à Letise, et qui va bien au-delà de ce qu'on pourrait attendre de la part d'une grande dame chrétienne (et cette fois, Anseïs n'a pas tous les torts!).

On notera cependant que (i) Ysoré porte un nom qui dans plus de la moitié des vingt-trois cas répertoriés par E. Langlois⁹³ est attribué à des musulmans; (ii) afin de venger l'affront qui lui a été infligé par le roi, Ysoré deviendra musulman et entraînera pratiquement le royaume dans la décadence; (iii) l'auteur d'*Orson de Beauvais*, probablement influencé par ce poème, a même imaginé et mis en scène un Ysoré roi musulman de Conibres⁹⁴; (iv) quoi qu'il en soit, nous sommes dans la péninsule ibérique: il y aurait sans doute bien peu de jeunes filles chrétiennes d'outre Pyrénées auxquelles les poètes épiques français prêteraient ces paroles, comme le fait Letise en répondant aux adieux d'Anseïs:

«Sire», dist ele, «chertes, grant folie oi;
Tant vous amoie, che vous afi par foi,
Ke se n'eüsse de vo cors le donoi,
Jou me pendisse en bois u en aunoï». (vv. 817-20)

Dans le domaine de l'épique proprement dite, on ne trouve aucune autre jeune fille chrétienne qui avoue un désir sexuel avec une telle franchise. Dans un texte qui n'est pas proprement épique mais qui est très proche du genre puisqu'il peut être rattaché à une légende fort complexe, on trouve cependant un cas assez remarquable: Belisante, la fille de Charlemagne, convoite Amile d'une façon tout à fait semblable⁹⁵:

Et la pucelle de sa chambre l'esgarde.
«He! Dex, dist ele, biaux Pere esperitables!
Qui vit ainz home de si fier vasselage

⁹² Lorqu'il va quitter Coimbra, Anseïs est, à nouveau, involontairement ridicule. Le roi dit à Floripas: «Chertes, dansele, mout fesis grant desroi, | Quant sans congié venis gesir o moi; | Honi m'avés, très bien le sai et voi!» (vv. 814-6).

⁹³ *Op. cit.*, pp. 363-364.

⁹⁴ G. Paris, dans son édition de ce poème (Paris 1899, SATF), nous dit que Isoré de Conibres est un nom emprunté à la tradition «d'origine sans doute espagnole, mise en œuvre dans *Anseïs de Carthage*» mais appliqué à un roi ou à un *amiral* sarrasin; du reste, ce nom est «appliqué ailleurs à d'autres Sarrasins», parmi lesquels le géant vaincu par Guillaume aux portes de Paris et Isoré de Monbranc dans *Huon de Bordeaux*.

⁹⁵ Cf. éd. P. F. Dembowski, Paris 1969 (CFMA, 97). Je n'ai pas souvenir qu'en

De tel proesce ne de tel baronnaige,
 Qui ne me dingne amer ne ne m'esgarde.
 Mais par Jhesu, le Pere esperitable,
 Or ne laireai ce que je voil ne face,
 Ainz nulle fame ne fu onques si aspre,
 Que anquenuit an son lit ne m'en aille,
 Coucherai moi desoz les piauls de martre.
 Il ne m'en chaut, se li siecles m'esgarde
 Ne se mes pere m'en fait chascun jor battre,
 Car trop i a bel home». (vv. 649-61)

A minuit la femme se glisse dans le lit d'Amile qui, en s'éveillant, lui dit: «Si tu es *fame, espeuse nosoïe*, | *ou fille Charle*, va-t-en; si tu es *beasse ou chamberiere* | *de bas paraige*, reste et demain tu auras cent sous». Belisante se tait, le comte — hypocrite — y trouve son plaisir et aussitôt après, elle lui lance: «Par bel engieng voz ai prins et maté» (v. 698). La catastrophe qui fait suite à cet épisode vaut bien celle qu'on trouve dans *Anseïs*. La ressemblance des deux scènes est évidente et n'est probablement pas due au hasard.

Il n'empêche que, dans le cadre des conventions de l'épique, on ne trouve généralement ce type d'érotisme que chez les Sarrasines. Si dans *Anseïs* il est attribué à une chrétienne de la péninsule, on en trouve encore une fois l'explication dans la perspective des concepts de *frontier* et de *Spannungsfeld*. Ce n'est qu'ici, et rien qu'ici, qu'un noble tel Ysoré peut de chrétien devenir musulman par simple rancœur, ou bien, et c'est encore plus courant, que des seigneurs musulmans se fassent chrétiens, et ce n'est qu'ici, et rien qu'ici, qu'une jeune fille, même si chrétienne, soit sensuelle et rusée, qu'elle veuille posséder un homme et qu'elle sache comment on y parvient.

Nous sommes, encore une fois, dans un pays où le possible a plus de sens et moins de bornes qu'il n'en a en France, dans un pays où un jeune chevalier comme Anseïs peut devenir roi et où le lit des souverains se peuple de femmes, sans même qu'ils l'aient voulu. On pourrait ironiquement parler d'un *Spanish dream* de la poésie épique française, du rêve d'un lieu idéal de la mobilité sociale et de la satisfaction sexuelle. Il n'est pas certain que l'histoire d'Anseïs, Letise et Ysoré soit une reprise des aventures du roi Rodrigo, ni que celle de Mainet reprenne les

ce qui concerne cette scène, on ait jusqu'à présent signalé les similitudes existant entre *Amis et Amiles* et *Anseïs de Carthage*.

aventures d'Alfonso VI et de la mauresque Zaïde⁹⁶: en tous cas, ces deux modèles narratifs ibériques n'auraient fait que renforcer dans leur conviction les poètes français et leur public, à savoir que des choses de ce genre pouvaient très bien se dérouler au-delà des Pyrénées.

Mais je puis apporter une autre confirmation que les critiques, si je ne me trompe, n'ont pas relevée, et que j'ai trouvée une fois encore chez Roger de Hoveden. Celui-ci nous conte d'abord comment Alfonso IX de León, à l'instigation du pape Célestin III, s'était séparé (en 1194 et sous le prétexte habituel de consanguinité) de sa femme Teresa, fille de Sancho I du Portugal et qu'il avait épousée en 1191; en 1197 Alfonso s'était remarié avec Berenguela, fille d'Alfonso VIII de Castille; puis on nous raconte alors comment la fille de Boiac Almiramimoli, empereur africain (qui n'est donc autre que l'almo hade Abû Yûsuf Ya'qûb al-Mansûr), «*audita per communem famam probitate Sanctii regis Navarrae*» (c'est-à-dire de Sancho VII *el fuerte*, beau-frère de Richard Cœur-de-Lion), «*dilexit eum in tantum, quod vehementer adoptavit eum sibi in maritum*». Incapable de taire plus avant son désir, la jeune fille dit à son père qu'elle se pendra si jamais on ne la marie pas à Sancho. Son père lui fait observer avec sagesse: «*Quo modo potest hoc fieri, cum tu sis pagana, et ille Christianus?*». Mais la jeune fille se dit prête à la conversion et suggère à son père une manière d'obtenir le consentement de Sancho: puisque l'empereur est craint par tous, blandices et dons devraient suffire. Mais, comme si à l'intérieur du palais de Ya'qûb un tel discours n'était déjà pas par lui-même chargé d'in vraisemblance, le dialogue se poursuit à coups de citations encore plus étonnantes des *Amores* et des *Heroides* d'Ovide, qui auraient difficilement pu figurer parmi les livres de chevet du successeur du *mahadi*⁹⁷. La tentative du père pour convaincre la

⁹⁶ Mais Riquer y croit, *op. cit.*, pp. 216-19 et 191-94, ainsi que R. Menéndez Pidal à propos du second cas, «*Galiene la bele' y los palacios de Galiana en Toledo*», in *Historia y epopeya*, Madrid 1934, pp. 263-84 (et *Poesía árabe y poesía europea*, Madrid 1955⁴, pp. 79-106). Au sujet du premier cas cf. Jacques Horrent, «*Anseïs de Carthage et Rodrigo, le dernier roi goth d'Espagne*», in *Etudes de philologie romane et d'histoire littéraire offertes à Jules Horrent*, Liège 1980, pp. 183-91.

⁹⁷ On consultera les annotations de Stubbs, *op. cit.*, v. 3, pp. 90-2, où l'on trouve ce récit. La jeune fille propose à son père d'attirer Sancho à l'aide de ces mots: «*omnia te metuunt, et ad te brachia tendunt*» (on comparera ceci avec *Amores* i.2.33, éd. F. Munari, Firenze 1959: «*Omnia te metuent, ad te sua*

jeune fille d'épouser «virum de gente nostra» échoue, et l'empereur envoie un ambassadeur auprès de Sancho: épousez ma fille et on vous donnera toutes les richesses que vous désirerez et, en plus, «totam terram quae dicitur Hispania Saracenicā». Le roi de Navarre évidemment accourt, mais malheureusement entre-temps Boiac Almiramumoli est décédé (dans la nuit du 22 au 23 janvier 1199), en laissant un fils «adhuc minimus» (il avait dix-sept ans), incapable de gouverner et ayant de nombreux ennemis: il s'agit d'Abû Abd Allâh Muhammad al-Nâsir, contre lequel il y eut en effet dès le début une révolte berbère dans le sud du Sahara et une attaque almoravide en Ifrîqiyya et aux Baléares⁹⁸. Sancho espère tout de même parvenir à ses fins mais le jeune homme (qui bien qu'étant *minimus* et inapte n'est pas totalement idiot) lui dit qu'il maintiendra les promesses de son père à condition que Sancho l'aide à conquérir son royaume; dans le cas contraire Sancho sera emprisonné jusqu'à ce que mort s'en suive. Le souvenir d'une maxime de saint Augustin oriente Sancho vers le choix de «magis servire ei quam poni in captione»: en l'espace de trois ans les ennemis du jeune homme sont vaincus et celui-ci «factus est imperator», mais entre-temps Alfonso VIII de Castille et le roi d'Aragon (qui était Pere II) ont envahi la Navarre, le premier s'est emparé de 24 *oppida*, le second de 18. Personne alors ne se souvient plus des promesses faites à Sancho et des irrépressibles exigences érotiques de la jeune fille.

L'histoire d'amour de Sancho ainsi que son voyage en Afrique sont très certainement légendaires, par contre il est vrai qu'il a entretenu des relations durables avec le souverain almohade qui lui prêta des fonds, et qu'il s'est rendu en Andalousie vers 1200-1201⁹⁹. Stubbs note que l'épisode «is added by Hoveden at the

bracchia tendens»), «Crede mihi, res est ingeniosa dare» (*ibid.*, i.8.62) et «Fit cito per multas praeda petita manus» (*ibid.*, i.8.92). Le père répond: «Donec eras simplex, animum cum corpore amavi, Nunc mentis vitio laesa figura tua est» (*ibid.*, i.10.13). Et pour finir la jeune fille dit à son père: «Devorer ante precor subito telluris hiatus, Aut rutilo missi fulminis igne cremer» (cf. *Heroides*, iii.63).

⁹⁸ Cf. Ambrosio Huici Miranda, *Historia política del imperio almohade*, de laquelle je n'ai pu consulter que le vol. 1, Tetuán 1956 (en particulier pp. 358 et 384-5); L. Suárez Fernández, *Historia de España. Edad Media*, Madrid 1970, p. 266.

⁹⁹ Cf. R. Jiménez de Rada, VII.32, Madrid 1793 (*Collectio patrum Ecclesiae Toletanae*), pp. 172-3; *Primera crónica general de España*, ed. cit., v. 2, § 1005; G. Cirot, «Chronique latine des rois de Castille», *BH* 14 (1913): 265; A. Huici,

end of the year 1190 on a spare leaf» et qu'il «must have been one of the latest additions of the compiler»¹⁰⁰. Or, étant donné que le manuscrit sur lequel on peut lire cet épisode a sans doute été écrit avant 1213¹⁰¹, on peut penser que l'histoire a probablement été aussitôt largement divulguée et qu'ainsi elle sera parvenue jusqu'à un historiographe latin de la lointaine Angleterre: tout ceci est exemplaire car on perçoit ainsi la perméabilité de la haute culture aux thèmes narratifs épiques, et en particulier à la fascination qu'exerce le mythe de la jeune Sarrasine prête à tomber amoureuse d'un guerrier chrétien au ouï-dire de sa seule renommée, et disposée à renier l'Islâm pour le posséder. On comprend à travers tout ceci la force du mythe gratifiant de l'Espagne lieu de tous les possibles, des promotions sociales et érotiques qui ailleurs seraient impensables.

Toutefois, on ne peut absolument pas dire qu'il y ait ici une intention de définir des caractéristiques ethnographiques, qu'elles soient exactes ou erronées. Il me semble que cette intention est totalement étrangère aux poètes épiques. Norman Daniel, qui s'est efforcé d'en trouver la trace¹⁰², s'est attaché à l'étude d'un passage de *Fierabras*, celui au cours duquel Lucifer de Baudas pénétrant violemment dans la salle où Floripas retient les prisonniers attrape Nayme de Bavière par la barbe, lui fait décliner son nom et ses qualités et lui demande:

«Quel gent sont cil de France, di par ta loiauté,
Et comment vivent il ça en vostre regné?» (vv. 2896-7)

D'après Daniel, «The question Lucifer puts is a very good one indeed, and the poet who conceived it thought not only of cultural difference, but of what the difference might look like from the other side»¹⁰³, mais je crains que notre collègue ne se fasse des illusions, et du reste il précise par la suite que «the result

Estudio sobre la campaña de las Navas de Tolosa, Valencia 1916, p. 16; L. G. de Valdeavellano, *Historia de España*, Madrid 1963, v. 1/2, p. 589 et n. Je n'ai pas consulté L. del Campo Jesús, *Sancho el Fuerte*, Pamplona, 1960.

¹⁰⁰ *Op. cit.*, p. 91, n. 3. Cf. v. 2, p. x, n. 2, dans lequel on parle de ce manuscrit comme d'un «original draught», comportant un feuillet blanc à la fin de chaque année, et sur lequel sont rédigées les notes additionnelles au pseudo-Benoît.

¹⁰¹ Cf. *ibid.*, v. 2, p. x, n. 2.

¹⁰² *Heroes and Saracens. An Interpretation of the Chansons de Geste*, Edinburgh 1984.

¹⁰³ *Op. cit.*, p. 62.

is disappointing» (*ibid.*). En effet, le duc Nayme explique que, quand le roi de France a dîné,

«Lors va esbanoier pour son cors deporter;
Et li un escremissent et salent par ces prés;
Li pluiseur vont as tables et as esciés juer.
Au matin oent messe et servent Damedé,
Et font largues aumosnes volentiers et de gré,
Et servent Jhesu Crist par boine volontés.
Quant vienent en bataille, vassal sont esprovvé».

(vv. 2899-905)

Mais si Nayme n'est pas à la hauteur des intérêts ethnologiques que le savant prête à Lucifer, Lucifer lui-même l'est encore moins: il considère en effet que les Français sont fous parce qu'à son avis ils ignorent ce qu'est le jeu, puisqu'ils sont incapables de souffler sur des tisons ardents. Si bien que la supposée curiosité pour les différences culturelles se révèle n'être qu'un moyen pour justifier narrativement ce jeu idiot qui permettra aussitôt à Nayme de se venger en brûlant la barbe et le visage de Lucifer, et finalement de le tuer¹⁰⁴. Je crains que la seule intention du poète ait été d'insister sur l'esprit borné et bovin de Lucifer, qui est entré en lançant un coup de pied dans la porte qu'il a détruite, qui a maltraité Nayme, l'a interrogé avec brutalité («D'ont es tu nés, viellars?», v. 2885), et qui chemin faisant s'est exposé à risques. Cette figure de Lucifer contraste avec la retenue dont fait preuve le duc, qui répond tranquillement à ses question, le prie de lâcher ses moustaches, lui compose une image d'*otium* noble et pieux qui dans l'esprit du poète devait correspondre au *nec plus ultra* de la vie chevaleresque et, enfin, lui règle définitivement son compte. Qu'on lise plutôt sa réflexion finale:

«Pour ce se cil paiens me cuida amuser,
Si li aige bien fait sa folie humer».

(vv. 2939-40)

La seule *cultural difference* à laquelle tient le poète est que la culture des Sarrasins, d'Espagne ou d'ailleurs, est l'envers de la culture française, elle en est le négatif. Daniel a raison¹⁰⁵ lorsqu'il observe que «Fictions are inhabited by fictional people,

¹⁰⁴ Il semble qu'il est moins grossier, le prosateur qui plus tard mettra dans la bouche d'un Sarrasin une question moins sophistiquée («Et je te demande — dist Lucafar — Naymes, quelx jeulx l'en joue en France et, quant Charlemagne a digné, a quoy il s'esbat») (*Fierabras anonimo in prosa*, a cura di C. Marinoni, Milano 1979, p. 41, ll. 973-5).

¹⁰⁵ *Op. cit.*, p. 9.

who may or may not be intended as the real thing». Ces Espagnols musulmans de la *fiction* ne sont pas *the real thing*. Et ceci n'est le résultat ni de l'ignorance ni de la naïveté, comme le fait très justement remarquer Daniel.

Le problème c'est que les Espagnols réels, musulmans et surtout chrétiens, existaient vraiment, avaient une identité sociale et culturelle spécifique et n'avaient absolument pas l'intention de se laisser considérer comme un groupe marginal en cours d'assimilation à l'identité française. Si, à la lumière de ces réflexions, nous lisons les phrases fameuses de l'anonyme Silense, nous saisissons mieux leur importance:

Ceterum a tanta ruyna [la chute du royaume goth], preter Deum Patrem, qui peccata hominum in virga misericorditer uisitavit, nemo exterarum gentium Hispaniam subleuase cognoscitur. Sed neque Carolus, quem infra Pireneos montes quasdam ciuitates a manibus paganorum eripuisse Franci falso asserunt¹⁰⁷.

Ce passage va au-delà de la simple accusation de mystification envers les poètes épiques¹⁰⁸: ce que revendique le moine Silense c'est l'identité et le destin historique des Espagnols. Il ne faut pas sous-estimer le fait que le paragraphe 18 dans sa totalité rompt la succession chronologique du récit: l'expédition espagnole de Charlemagne et son échec sont relatés juste après l'histoire du roi Rodrigo et juste avant celle de Pelayo. Cela suffirait à prouver qu'il ne s'agit pas tant de rétablir la vérité sur les événements de la fin du VIII^e siècle mais plutôt de contester une affirmation qui romprait la continuité entre l'Espagne des rois goths et celle de la *Reconquista*. On ne trouve pas par hasard à la fin du paragraphe 18, reprenant textuellement les mots précédents:

Igitur, post tantam Yspaniarum ruynam, opere pretium est referre qualiter diuina pietas, que percutit et sanat, uelud ex rediuiua radice virgultum, gentem Gotorum resumptis viribus pullulare fecerit¹⁰⁹.

¹⁰⁶ *Op. cit.*, p. 17.

¹⁰⁷ *Historia Silense*, éd. J. Pérez de Urbel et A. González Ruiz-Zorrilla, Madrid 1959, p. 129 (cf. éd. F. Santos Coco, Madrid 1921, p. 16).

¹⁰⁸ Bien que comme l'ont remarqué les éditeurs espagnols (cf. Pérez de Urbel etc., p. 50 et n. 43 au bas du texte cité), l'affirmation contestée ait été retrouvée dans des sources d'origine latine comme Adémar de Chabannes (*Chronique*, éd. J. Chavanon, Paris 1897), je pense que l'interprétation longuement défendue par R. Menéndez Pidal est exacte; celui-ci considérait que les poètes épiques français étaient bien l'objet de la critique du moine espagnol.

¹⁰⁹ *Ibid.*, p. 131.

La continuité espagnole est comparable à une racine qui produit sans cesse de nouveaux bourgeons, qui pullule.

Il s'agit toujours, avant et bien après 711, de «gens Gotorum», de la «sangre de los Godos», comme dira un poète quelques siècles plus tard; mais le *Gotenmythos*¹¹⁰ a des nécessités antagonistes par rapport aux présupposés culturels qui sont le fondement de la géographie épique de la geste française. Il suffit d'ajouter que le mythe goth non seulement ignore mais exclut le caractère centralisateur, du point de vue historique et culturel, de l'empire carolingien; à son universalisme il substitue un 'localisme' péninsulaire. Du reste, de par ses rapports avec les «loores de España», ce mythe influe directement sur la représentation de l'espace et détermine, pour emprunter les termes de Le Goff, la permanence d'un «géographie de la nostalgie», du recouvrement de l'espace perdu, se substituant ainsi à la «géographie du désir», à la conquête d'espaces toujours nouveaux, qui caractérisait la culture française.

Durant les quarante dernières années, grâce aux études de Julio González, José María Lacarra et Claudio Sánchez Albornoz¹¹¹, le long processus de la *Reconquista* est apparu non plus comme «una *Iliada* de combates militares y políticos, sino, sobre todo, una repoblación o recolonización medieval de la Península Ibérica», «como un movimiento de frontera, en el auténtico sentido americano, o sea, ocupación y desarrollo de territorios relativamente deshabitados próximos a otros ocupados por una sociedad de tipo expansivo»¹¹².

Côté français, le point de vue est complètement divers, la péninsule dans sa totalité est une zone qu'il faut conquérir et dominer, et non pas repeupler. Ses habitants doivent non seulement être soumis mais convertis, par conséquent on maintiendra sur place les populations sans les remplacer ou les substituer. L'épique présuppose l'important expansionnisme d'une classe parti-

¹¹⁰ Il n'est sans doute pas inutile de rappeler le livre de Hans Messner, *Hispania-Idee und Gotenmythos*, Zürich 1960, qui établit fort justement un rapport entre ce mythe et le succès des «laudes Hispaniae» de Isidore de Séville.

¹¹¹ Cf. à présent le volume systématique de S. de Moxó, *Repoblación y sociedad en la España cristiana medieval*, Madrid 1979; la bibliographie rappelle les travaux de ses prédécesseurs.

¹¹² Ce sont les mots de Charles Julian Bishko, «El castellano, hombre de llanura. La explotación ganadera en el área fronteriza de la Mancha y Extremadura durante la Edad Media», in Universidad de Barcelona, Facultad de Filosofía y Letras, *Homenaje a Jaime Vicens Vives*, vol. 1, Barcelona 1965, pp. 201-18 [201].

culière, celle des militaires, la pression démographique des autres classes de la société demeurant invariable. L'Espagne est une *frontier*, un espace en voie de constitution, une zone marginale en cours d'absorption qui s'interpose entre nous et le monde de la négativité absolue.

Côté espagnol, la *frontera* est un concept tout aussi essentiel mais totalement différent: c'est la zone, peut-être en partie *despoblada*, séparant deux mondes qui sont antagonistes mais qui ont en même temps une conscience réciproque l'un de l'autre; l'un des deux mondes (la chrétienté ibérique) se souvient d'avoir inclus dans le passé non seulement la *frontera* mais toute l'Andalousie, et il entend bien renouer avec cet état antérieur et récupérer (non pas, donc, en le déterminant pour la première fois, mais en le redéterminant par un processus de restauration) l'espace perdu par les péchés des hommes et le châtement de Dieu.

D'autant plus que (avec l'expansion du pèlerinage de Saint Jacques-de-Compostelle et la quantité toujours croissante de guerriers, de religieux et de marchands venant d'outre-Pyrénées vers la péninsule) les chrétiens espagnols sont toujours plus à même de se rendre compte de la conception française, une réaction se fait jour qu'il serait excessif d'appeler xénophobie¹¹³, mais qui est au contraire une réaffirmation antagoniste de soi-même. Voilà donc les phrases du moine Silense et voilà surtout la création de la légende de Bernardo del Carpio. Dans la version de la *Primera crónica general* la réaction contre Charlemagne est provoquée au nom de la liberté. Les *ricos omnes* du León disent à Alfonso le Chaste «ca mas querien morir libres que ser mal andantes en seruidumbre de los franceses»; dans les Asturies et en Álava, en Biscaye et en Navarre, en Gascogne et en Aragon «dixieron todos de vn coraçon que mas querien morir que non entrar en seruidumbre de franceses»¹¹⁴. Mais la *servidumbre* n'est que la perte de sa propre identité sociale et culturelle, la liberté est dans le refus de l'identification: pour les chrétiens de la péninsule Charlemagne est, explicitement, tout aussi étranger que le sont les Maures.

À cette opposition totale des présupposés en profondeur répond une différence bien visible en surface. La géographie de la

¹¹³ Comme le fait C. Sánchez Albornoz, *España, un enigma histórico*, v. 2, Buenos Aires 1962, pp. 610-11.

¹¹⁴ Cf. édit. cit., v. 2, p. 353, § 619.

péninsule dans l'épique espagnole est très réaliste. Dire que les poètes espagnols ont une meilleure connaissance de leur pays que leurs imaginatifs collègues français peut sembler une évidence: mais on sait que ces derniers sont généralement assez vagues en ce qui concerne la géographie de la France elle-même. On a longuement débattu, en se demandant s'il s'agit d'une opposition entre l'épique française de type romanesque et l'épique castillane de type réaliste. Je crains que l'enjeu soit moins fondamentale, bien que d'importance. En premier lieu, et pour les raisons auxquelles nous faisons allusion à l'instant, l'espace des *cantares de gesta* est intrinsèquement plus réduit que dans les chansons de geste: qu'on considère l'opposition entre la *Chanson de Roland* qui fait converger vers Roncevaux et sur le champ de bataille où s'opposent Charles et Baligant des gens appartenant à la totalité du monde connu, et le *Cid* qui ne met en jeu qu'une partie de la péninsule et le Maroc. Il faudra attendre l'avènement du roman en prose pour que le genre narratif ibérique acquière un sens de l'espace (réel ou fantastique) comparable à celui des chansons de geste. Cette donnée correspond parfaitement à la lenteur avec laquelle la conscience politique de la Castille s'est libérée de ses limites péninsulaires: la Couronne d'Aragon et ensuite le Portugal, par les extroversions méditerranéenne et atlantique qu'ils manifestent, précèdent largement la Castille, où les ambitions impériales d'Alfonso X restent incomprises et pour laquelle l'immixion dans la Guerre de Cent Ans n'est que passive¹¹⁵.

En revanche, la conscience et la maîtrise de l'espace péninsulaire sont beaucoup plus solides et mieux assurées. Un espace qui vous appartient de plein droit, même si perdu, ne peut pas être fantastique. Le réalisme géographique du *Cid*, de *Fernán González* ou des *Infantes de Salas* n'est ni une circonstance fortuite ni la conséquence d'un réalisme hispanique métahistorique: c'est seulement la traduction géographique de la volonté culturelle d'être espagnols, et non pas andalous ou français, la façon d'exprimer une certaine assurance dans la pleine possession de sa propre terre. Les modestes toponymes qui parfois intriguent les spécialistes du *Cid* (Spinaz de Can, Alcobiella, el Ansarera, Griza,

¹¹⁵ Naturellement, la réalité est en avance sur les consciences: le commerce castillan avait déjà depuis longtemps une extension européenne, surtout vers l'Angleterre et les Flandres.

el robledo de Corpes, pour n'en citer que quelques uns ¹¹⁶), même s'ils n'étaient que le fruit de la pure imagination, sont bien différents des Morinde et des Morlingane de la geste: les uns sont des indices, d'ailleurs tout à fait plausibles, de la volonté de coller au terrain dans ses replis les plus infimes, les autres se laissent prendre au jeu de sonorités allusives afin de dénommer de parfaites cités du rêve, des «châteaux en Espagne».

ALBERTO VARVARO
Università di Napoli

¹¹⁶ A propos desquels cf. I. Michael, «Geographical Problems in the 'Poema de Mio Cid'», in *Medieval Studies Presented to R. Hamilton*, London 1976, pp. 117-28, et «Geographical Problems in the 'Poema de Mio Cid': II. The Corpes route», in A. D. Deyermond, ed., *'Mio Cid' Studies*, London 1977, pp. 83-9. En outre, M. Criado de Val, «Geografía, toponimia e itinerarios del 'Cantar de Mio Cid'», *ZrPh* 86 (1970): 83-107; J. Horrent, *Historia y poesía en torno al 'Cantar de Mio Cid'*, Barcelona 1973, pp. 313-29; P. E. Russell, *Temas de la 'Celestina' y otros estudios*, Barcelona 1978, pp. 159-205, sans oublier évidemment les travaux classiques de Menéndez Pidal.

* Une rédaction, bien plus réduite, de cette étude a été présentée en espagnol au XI^e Congrès International de la Société Rencesvals, à Gerone, le 24 août 1988.